



Une certaine figuration...

De Luxembourg à Windhof: Philippe, Markus et Denis

Marie-Anne Lorgé

A la galerie Nosbaum Reding, tout comme à la galerie Clairefontaine, à Luxembourg, ainsi que dans l'Espace Ceysson à Windhof, c'est de figuration dont il est question, mais d'une certaine figuration...

Notre parcours commence à la galerie Nosbaum Reding. En compagnie de Philippe Cognée – peintre français né à Nantes en 1957 (lauréat de la Villa Médicis à Rome en 1990) – qui passe la banalité quotidienne au fer à repasser. Cette banalité, c'est celle du paysage urbain «portraiture» à hauteur de façades ou à coups de façades balafrees de graffs. Pas âme qui vive. Mais des murs qui défilent, délabrés, prêts à s'écrouler comme des lambeaux de chaos: *«une référence à la ruine d'où découlent des notions telles que la solitude, l'anonymat, l'abandon»*.

Cette décrépitude, c'est la vision de l'artiste sur son environnement. Une vue aussi embuée que nostalgique, aussi sensualiste que désenchantée. Où la brique, ce rectangle de terre qui dit la main bâtisseuse, fait office de métaphore de la condition humaine.

Et donc les murs défilent, ceux-là que Philippe Cognée a repérés grâce à Google Earth. Sauf que cette photographie satellitaire de départ, sélectionnée en fonction d'un accent chromatique (le bleu, le rouge surtout), Cognée entend la brouiller. Se détacher de la netteté. Dissoudre le «visible réaliste» jusqu'à l'obtention d'une ambiguïté, d'un trouble de l'ordre de l'enfoui et du mouvant. Et c'est là que la technique picturale entre en jeu.

Philippe Cognée mélange des pigments avec cette matière réputée magique qu'est la cire d'abeille, il en enduit la toile, il recouvre ensuite la toile peinte d'un film plastique puis écrase le tout au fer à repasser. Et il recommence. Avec, à chaque passage, des arrachements et leurs traces: plis, bavures et coulures.

Au final, la toile est comme cuite, aussi épaisse et brillante qu'une céramique. Le champ de l'imagination et de la mémoire est ouvert, et cette ouverture est clairement, pour Cognée, l'expression de la puissance de la peinture. En passant, Cognée dresse une sorte d'archive ou de typologie des murs liée à l'impact du temps et à l'absence.

A quelques foulées plus loin, la galerie Clairefontaine, le temps à l'œuvre est suspendu: c'est celui du fragment d'une histoire dont on attend l'issue avec inquiétude.

Le «on», c'est la figure humaine, les personnages d'un huis clos. Voilà, le décor est planté – perpétré dans un intérieur ordinaire, non pas impersonnel mais sombre –, l'univers aussi: narratif et tendu par la nuit. Markus Fräger – artiste allemand né en 1959, vivant à Cologne, à la fois musicien (fondateur du groupe rockabilly Alley Cats), scénographe et peintre – entre en piste.

Il compose son œuvre comme un cinéaste construit un plan-séquence: dans une unité spatio-temporelle, il installe des personnages (autant d'amis acteurs) qui interprètent une action muette... préalablement écrite comme un véritable scénario, il observe la scène qu'il photographie afin de la transposer sur la toile, avec la même étrangeté qu'un Edward Hopper. Même lentement, même insupportable attente. Graves, pétrifiés non par l'ennui mais par une sorte de secret détenu par une figure centrale, celle du «visiteur», toujours féminine –

forte mais esseulée –, les protagonistes évitent de nous regarder, piégés dans un silence froid et par une lumière verdâtre.

La photographie n'est qu'un outil; la lumière trahit l'atmosphère comme un buvard. Enfin, ce qui singularise le travail pictural de Fräger de l'hypperréalisme, c'est le jeu des formes, leur abstraction née du jeu des couleurs – surtout au niveau des objets (fond, décoration) – et c'est de faire surgir la figuration de ce jeu, en y incluant du coup une dose d'émotion.

Le circuit se termine au Windhof, dans le vaste hall du galeriste Bernard Ceysson qui plaide l'«objet trouvé» – une dimension moulignée par Sherman Sam, né à Singapour, basé à Londres, et par le New-Yorkais Joe Fyfe, ce joyeux pilier de la galerie qui métisse ses peintures par collages ou ajouts de drapeaux, d'imprimés, de tissus – et qui, en même temps, convoque l'imaginaire de Denis Castellás, né en 1951 à Marseille, son «*art de l'allusion, de l'ellipse, voire de la révélation*».

Les références à la littérature, au cinéma et à la musique émaillent le cheminement et la pratique du créateur

Castellás: en l'occurrence, dans sa vingtaine de formats récents, souvent grands (de 2016/ 2017), au détour de titres comme *Tout tombe* et



Objets lents pour un monde rapide.

Walden par exemple, l'artiste nous balade en forêt mais aussi au bord des *Malheurs de Sophie* (film de Christophe Honoré remixant le roman éponyme de la comtesse de Ségur).

Concernant la série *Walden*, inspirée du récit qu'Henry David Thoreau livra de sa vie passée dans les bois deux ans durant, Castellás peint en noir un motif triangulaire qu'il répète comme une trame graphique, flottant par-dessus des bandes de couleurs: il est probable d'y lire l'abstraite notion d'espace, il est possible aussi d'y voir une autre échelle, celle du paysage intérieur.

Dans d'autres tableaux, accouchés de hasards successifs, c'est la figure humaine, d'abord illisible, qui se révèle grâce au dialogue avec la couleur.

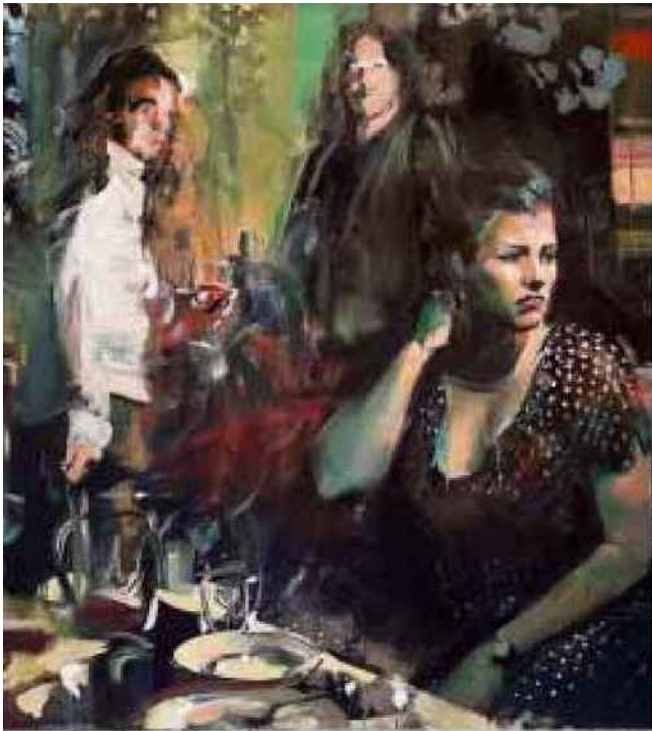
Comme souvent avec Castellás, «*il s'agit d'un parcours entre des images, leur effacement et leur transformation*».

En pratique

- Galerie NosbaumReding, 4 rue Wiltheim, Luxembourg: Philippe Cognée, *New Paintings*, jusqu'au 24 février, nosbaumreding.lu
- Galerie Clairefontaine, Espace 1, 7 Place Clairefontaine, Luxembourg: Markus Fräger, *Die Besucher*, jusqu'au 17 février, galerie-clairefontaine.lu
- Espace Ceysson & Bénetière, Windhof (13-15 route d'Arlon, Koe-rich): Denis Castellás, Joe Fyfe, Sherman Sam, jusqu'au 1^{er} mars, ceyssonbenetiere.com



Courtesy galerie Nosbaum Reding



Courtesy galerie Clairefontaine

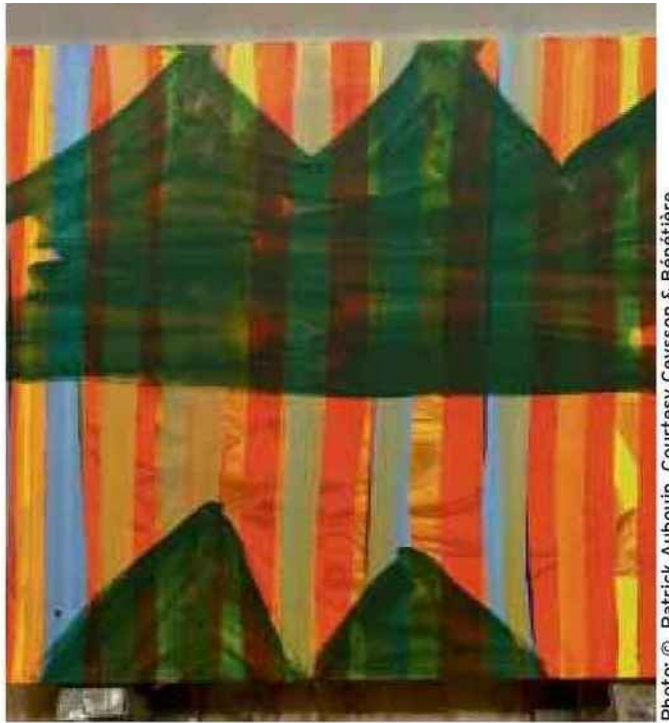


Photo: © Patrick Aubouin. Courtesy Ceysson & Bénétière